

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris
 associationjeancarmignac@hotmail.com
www.abbe-carmignac.org

"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."

J. Carmignac

n° 41 – mars 2009

L'an passé, nous avons eu la grande joie de pouvoir faire parvenir au Saint Père, grâce à la bienveillance d'une haute personnalité de l'Eglise, et ce en mains propres, la belle thèse de Monsieur l'Abbé Jean Carmignac sur le Notre Père ainsi que le petit livre où il résumait son étude. Et vous serez certainement, comme nous, profondément touchés de lire le mot qu'il nous a fait adresser par la Secrétairerie d'Etat.

- 1... Bénédiction apostolique de notre Saint Père Benoît XVI.
- 2... Editorial, « Sur mon chemin, ta Parole est lumière pour mes pas », par Francesca Gezzi Schjerbeck.
- 3... Préface donnée à l'édition italienne du livre *Les Evangiles sont des reportages*, par Marta Sordi.
- 5... Indices de la connaissance du Nouveau Testament chez les auteurs païens du 1^{er} s. ap. J.-C., (VIII^{ème} partie), par Ilaria Ramelli.
- 7... Du nouveau à Santa Maria in via Lata, par Marie-Christine Ceruti.
- 9... Hérode, les Mages et le Massacre des Innocents, par J.C. Olivier.
- 12.. ✓ . Les contre-vérités d'une Heure de Vérité, par l'abbé Carmignac.
 ✓ . Du nouveau pour le Linceul de Turin, par Emanuela Marinelli.
- 13.. En encart, photos prises dans les soubassements de l'église Santa Maria in via Lata, à Rome.

<< La Secrétairerie d'Etat vous exprime la gratitude de Sa Sainteté le Pape Benoît XVI pour l'attention délicate que vous lui avez manifestée en lui faisant parvenir plusieurs ouvrages du Père Jean Carmignac dont votre association se propose de faire connaître les travaux.

Sensible à votre geste et encourageant l'approfondissement des études bibliques dans la légitime liberté de la recherche, le Pape confie tous les membres de l'Association à la Bienheureuse Vierge Marie et il leur accorde la Bénédiction apostolique, qu'il étend à leurs familles. >>

Sur mon chemin ta Parole est lumière pour mes pas. (Ps. 119, 105).

Dans l'Odyssée de la vie, notre acte de foi prend force et conscience dans la parole de Dieu ; c'est à elle que nous demandons d'éclairer notre chemin, d'être le réconfort de nos souffrances, la réponse à nos doutes, la décision dans nos hésitations, la résistance à nos tentations, l'écoute de nos repentirs, le pardon de nos péchés : combien de fois chacun de nous a-t-il feuilleté les Ecritures et cherché dans cette lecture la réponse à ses propres questions, à ses incertitudes, à ses angoisses, obéissant à la voix qui nous dit, comme à Augustin : « tolle, lege » [« prends, lis »].

Cependant pour croire il faut connaître. La foi en effet jaillit et se nourrit de l'écoute et de la méditation de la parole du Christ : nous nous efforçons d'en vivre et nous cherchons à la transmettre - avec l'aide de la prière. Je me souviens qu'un frère de la congrégation des Carmes déchaux nous conseillait de consacrer au moins une demi-heure par jour, dans le secret de notre chambre, à la lecture et à la méditation des Ecritures : même si le premier contact pouvait être marqué de difficultés et d'incertitudes dans la compréhension, elles sont surmontées avec le temps grâce à l'acquisition toujours plus grande de connaissances et l'approfondissement de l'interprétation, jusqu'à devenir désir insatiable de l'amour que Dieu nous a donné.

En crise de valeurs nous cherchons aujourd'hui des confirmations sans cesse renouvelées qui soient capables d'illuminer notre acte de foi et de le reconfirmer chaque jour, et chaque jour avec des états d'âme différents, d'élan, de peur, de doute, de joie immense et de plénitude de réconfort. La réflexion de Saint Grégoire le Grand : « Le long doute de Thomas m'a été plus utile que la foi immédiate de la Madeleine », permet de retrouver un aspect toujours actuel de notre foi, qui vit non comme une eau morte, mais comme une eau vive qui a besoin d'être nourrie quotidiennement, continuellement renouvelée, toujours re-confirmée. Dans notre cadre de vie toujours plus matérialiste et progressiste, essentiellement caractérisé par son aspect scientifique et technologique, des confirmations de l'historicité des Evangiles et de leur très grande proximité avec la vie de Jésus, constituent, pour beaucoup d'entre nous croyants, un support rationnel à notre acte de foi qui se nourrit de la parole de Dieu incarné dans son Fils unique, de la vie et des enseignements duquel les auteurs des Evangiles ont été témoins.

Si bien que les confirmations de l'historicité de l'Evangile constituent pour nous un pilier de connaissance fondamental, historique et rationnel sur lequel pointer l'arc de notre foi,... Voyons par exemple Sainte Thérèse d'Avila qui relate avoir entendu dans une extase Dieu lui dire : « Tout le mal du monde dérive du fait que les vérités de la Sainte Ecriture ne sont pas connues clairement ; de ce qui y est dit pas une virgule ne manquera de se réaliser. »

Une fois approfondie la connaissance, croire devient témoigner de notre foi et la mettre en action en vivifiant l'amour que Dieu a pour chacun d'entre nous et qu'à chacun Il demande à tout instant de notre vie, amour envers notre prochain et abandon confiant en Lui dans les moments d'angoisse et de douleur. Voilà pourquoi il est merveilleux de constater que les œuvres de bénévolat les plus variées se multiplient qui apportent le sourire de l'amour et la fougue du secours dans les lieux les plus divers, et souvent reculés, de la terre.

Notre théologie chrétienne se fonde essentiellement sur la parole de Dieu : dans le Nouveau Testament seul Jésus Christ est l'unique et entière parole de Dieu (Jn 1, 14), et c'est ce que je retrouve écrit dans un extrait approprié à ces lignes, du texte d'un Père dominicain, Elio Leonardi Von Kreuzemberg (in *Parola, linguaggio e dialogo in prospettiva ermeneutico-ecumenica – Parole, langage et dialogue en perspective herméneutico-œcuménique*) : « il y a, infuses, dans la parole de Dieu tant d'efficacité et de puissance qu'elles sont le soutien et la vigueur de l'Eglise, et pour les enfants de l'Eglise, la force de leur foi, la nourriture de leur âme, la source pure et perpétuelle de vie spirituelle. »

Francesca Gezzi Schjerbeck
Docteur ès Lettres Classiques
Professeur de Lettres

Le Professeur Marta Sordi

a donné cette préface à l'édition italienne du livre

« Les Evangiles sont des Reportages, n'en déplaise à certains »

A l'occasion de la publication en italien du livre de Madame Ceruti-Cendrier, Les Evangiles sont des Reportages, Madame Marta Sordi, Professeur émérite à l'Université Catholique de Milan, qui en signe la préface, a eu la bonté de nous autoriser à la reproduire ici. Vu l'immense notoriété de ce chercheur en Italie, nous ne pouvons que nous en montrer reconnaissants.*

Pour une spécialiste d'histoire antique, grecque et romaine, comme moi, habituée à la méthode critique née avec l'historiographie grecque et transmise depuis elle à l'historiographie moderne, les arguments des démythisateurs des Evangiles apparaissent extrêmement distants des critères utilisés par les historiens qui, aujourd'hui, s'occupent de la même période de l'histoire et, surtout, complètement déliés du fondement, pour nous absolument indispensable, des sources.

Aux critères imposés par la philologie, par l'archéologie, par des indices strictement historiques, les démythisateurs préfèrent de prétendus critères de principe, suggérés par des philosophies et idéologies reliées au rationalisme laïciste de notre époque ; ils construisent sur les hypothèses souvent arbitraires de leurs propres prédécesseurs en les présentant comme des certitudes désormais démontrées ; ils oublient surtout que le monde méditerranéen, au début de notre ère, faisait partie d'une civilisation unitaire dans laquelle le sens critique était bien vivant et qui savait distinguer l'histoire de la fable, de la parabole, du mythe, non seulement en Grèce ou à Rome, mais aussi en Judée. Marie-Christine Cendrier discute dans son volume, avec un bon sens critique et une rigueur scientifique non exempte de vives annotations caustiques, les théories des démythisateurs, rapportées avec d'amples citations, depuis les méthodes utilisées pour dater les Evangiles, à la création des *logia*, à l'identification des genres littéraires, au copiage prétendu de l'Ancien Testament, à l'absurde assimilation des textes évangéliques avec ceux des Midrash hébraïques, à l'histoire des formes et des rédactions successives avec ajouts, à l'élimination des Prophéties sur le Christ et du Christ.

Luc dans son prologue montre clairement que le genre littéraire des Evangiles est celui de l'Histoire et de la biographie historique, et il utilise sans hésiter la terminologie de l'historiographie grecque scientifique, en rappelant l'enquête qu'il a accomplie avec sens critique, auprès de témoins oculaires. L'importance du témoignage de contemporains présents aux événements et bien informés sur eux avait été remarquée, du reste, par les apôtres eux-mêmes quand, après l'Ascension, ils avaient retenu nécessaire de compléter le nombre des douze, d'où manquait Judas, par le tirage au sort d'un des disciples qui avait été avec eux depuis le Baptême de Jésus jusqu'à l'Ascension (Actes 1, 22 et sqq.).

Revenons au prologue de l'Evangile de Luc (1, 1-4), l'enquête menée par lui avec sens critique (*akribos*), concerne les faits et les paroles (*pragmaton* ; *logon*) qui, dans l'historiographie d'origine thucydéenne, étaient indissolublement insérés dans la narration historique, n'en déplaise à la fantomatique édition séparée des *lòghia* évangéliques.

Quant à la critique adressée par Luc à ses prédécesseurs, de ne pas avoir écrit « en ordre », Papias, évêque d'Hiérapolis vers la moitié du II^{ème} siècle, semble la comprendre comme s'adressant surtout à Marc. Eusèbe (H.E. III, 39,5) rapporte un fragment où Papias défend Marc de l'accusation de ne pas avoir écrit « en ordre », en déclarant qu'il ne s'était pas trompé, mais s'était préoccupé seulement de ne rien falsifier et de ne rien omettre. Ici encore, nous sommes dans le domaine de l'historiographie classique : pour Cicéron (De Orat. 11, 51 ; De Leg. 1, 6) on ne peut exclure du nombre des livres historiques ceux qui, « bien que minces dans la forme, se limitent à ne pas être mensongers ».

Les Evangiles et les Actes des Apôtres donnent aux concepts de témoin et de témoignage (*martys*, *martyrion*, *martyria*) une importance semblable à celle que leur donnent l'art oratoire classique des procès et l'historiographie grecque, ce qui révèle l'intention, sans équivoque, des auteurs du Nouveau Testament de nous donner des actions et des discours de Jésus une

narration historique, différente de celles de l'épopée, de la fable, du roman, qui s'intéressent, eux, comme le savaient bien Aristote et Polybe, non à ce qui est arrivé mais à ce qui peut arriver, au vraisemblable ou au probable et non à ce sur quoi on peut apporter des preuves. Les démythisateurs s'appuient au contraire sur le vraisemblable, sur ce que la culture dominante ou la mode ou l'idéologie considèrent comme pouvant ou ne pouvant pas se produire : derrière le refus des démythisateurs il y a le refus du *paradoxon*, du miracle, de la prophétie, du mystère. Pour une méthode historique correcte, au contraire, la crédibilité d'un fait dérive exclusivement de la crédibilité du témoin, s'il est en état de connaître les faits, s'il ne se trompe pas et s'il ne veut pas tromper autrui. L'incrédulité que les Apôtres opposent aux premières annonces de la Résurrection apportées par les femmes, l'insistance de Thomas à vouloir toucher de sa main, révèlent que les disciples du Christ, même s'ils étaient des hommes simples, n'étaient pas du tout disposés à accepter sans critique n'importe quelle manifestation du merveilleux : et c'est là que se trouve, en premier lieu, la différence entre les Evangiles Canoniques et les Apocryphes.

Les divergences constatées dans les récits des synoptiques, comme le nombre des Anges que les femmes ont vu dans le tombeau vide, est la meilleure preuve, pour l'historien, que les témoignages proviennent de personnes différentes et non d'une version unique : Thucydide (1, 22) rappelle que des témoins oculaires différents racontent les mêmes choses de façon différente, parce que différents sont l'esprit d'observation et la mémoire des individus : une affirmation fondamentale qui trouve confirmation dans la lecture des journaux (sauf dans le cas où il s'agit d'un communiqué d'agence de presse).

La méfiance des démythisateurs pour les découvertes archéologiques, papyrologiques et épigraphiques, qui ont tant d'importance pour les historiens du monde grec et romain, est révélée par deux cas bien connus de Mme Cendrier : l'accusation de faux portée sur la nouvelle de Matthieu 27, 62 et sqq. et 26, 11 et sqq. relative aux gardes mis en place par les Grands Prêtres et les Pharisiens devant le tombeau et à l'ordre donné à ces gardes, après la Résurrection, d'accuser les disciples d'avoir enlevé le corps de l'Enseveli, accusation pleinement confirmée par ce qu'on appelle l'édit de Nazareth dans lequel un empereur romain, certainement Néron, s'approprie l'accusation juive et prescrit la peine de mort, avec effet rétroactif, pour qui *dolo malo* déplace les pierres tombales et retire le corps d'un défunt, rendant à des hommes des cultes dus aux dieux (1) ; et, autre cas, la découverte probable dans le 7Q5 d'un fragment de Marc (6, 52-53), datable d'avant 50 ap. J.-C., ratifiée par certains papyrologues, niée par d'autres, mais ce qui compte le plus, s'accordant parfaitement avec l'affirmation d'écrivains chrétiens du II^{ème} siècle ayant autorité, Papias d'Hiérapolis et Clément d'Alexandrie, sur la naissance à Rome en 42 de l'Evangile de Marc, sur la requête des Romains qui avaient écouté la prédication de Pierre (2).

Loin d'être « révolutionnaire », l'identification du fragment est la confirmation de ce que la tradition chrétienne savait au II^{ème} siècle : une tradition non fondée sur d'anonymes apocryphes, mais sur des auteurs comme Clément, appréciés pour leur culture par les païens eux-mêmes.

Le livre de Madame Cendrier, de lecture facile et agréable nonobstant la rigueur critique avec laquelle il est construit, est de grande importance pour la connaissance réaffirmée de l'historicité des Evangiles, souvent mise en discussion, inconsiderément et dangereusement, jusque dans certains sermons du dimanche : la traduction de ce volume, publié en France en 1997, sera pour cela très utile aux lecteurs italiens.

Marta Sordi
Professeur émérite d'histoire grecque et romaine
Université Catholique de Milan

* Pour nos lecteurs italianophones : Marie-Christine Ceruti-Cendrier, *I Vangeli sono dei Reportages anche se a qualcuno non va* – Presentazione di Marta Sordi, Edizioni Mimep-Docete, via Papa Giovanni XXIII, 2, 20060 Pessano (Mi). Tel.: 02/95741935 ; fax : 02/95744647 ; e-mail : info@mimep.it ; www.mimep.it. [Marie-Christine Ceruti, *Les Evangiles sont des reportages, n'en déplaisent à certains*, éd. Téqui, Paris 1997].

(1) E. Grzybek – M. Sordi, *L'édit de Nazareth et la politique de Néron*, in ZPE, 120, 1998, p. 279 et sqq.

(2) J. O. Callaghan, in *Biblica*, 53, 1972 p. 91 et sqq.. C. P. Thiede, *Die Altteste Evangeliumhandschrift*, Wuppertal 1986.

**Indices de la connaissance du Nouveau Testament
chez les romanciers de l'Antiquité et autres auteurs païens
du I^{er} siècle après Jésus-Christ (VIII^{ème} partie)**

Dans le numéro 40, Madame Ramelli nous expliquait les raisons pour lesquelles il y a lieu de considérer comme authentique la correspondance entre Saint Paul et Sénèque ; ce qui ne signifie pas, précisait-elle, que Sénèque se soit converti au Christianisme. Elle nous donne maintenant la réponse aux objections qui ont été formulées contre l'authenticité de ces lettres.

Comme j'y faisais allusion, il y a quelque probabilité pour que la correspondance qui nous est parvenue sous le nom de Sénèque et de Paul ne soit pas apocryphe, si l'on exclut la lettre datée de 64 certainement inauthentique, et si l'on accepte une série de considérations historiques et philologiques que j'ai formulées à plusieurs reprises (56). En son temps Franceschini a répondu à certaines objections soutenues par Momigliano contre l'authenticité de cette correspondance (57) : le contenu des lettres, petits billets quotidiens en style parlé sans idée éminente, les rendait peu intéressants pour les Pères et en explique aussi bien le style qui a été défini « hâtif et grossier », que l'ignorance qu'en avait Lactance ; la correspondance est en latin vulgaire dont nous n'avons pas une connaissance suffisante pour affirmer que la langue de ce courrier en infirme l'authenticité : les apparents indices de latin tardif peuvent être des signes du registre linguistique « vulgaire ». Les lettres adressées par Paul à Sénèque sont en latin parce que, au moment de leur rédaction présumée, l'Apôtre se trouvait à Rome depuis des années où il prêchait, et il écrivait là à une personne de langue latine, même si elle se trouvait être aussi hellénophone. La conclusion de Franceschini était que rien ne contraindait à considérer ces lettres comme apocryphes. J'ajouterais que pas même la *lex Romana honori senatus* [la norme romaine qui nous oblige à honorer le Sénat] à laquelle Paul fait allusion dans l'*Ep. X* ne constitue de problème, parce qu'il peut s'agir non pas tellement d'un texte juridique mais plutôt d'une norme d'usage : l'emploi du mot *lex* en ce sens est amplement attesté, y compris chez Sénèque. En outre la circonspection et la prudence qui transparaissent dans les *Epp. V* et *VIII* Barlow, par exemple, où l'on évite de donner le nom de l'impératrice, déposent en faveur de l'authenticité de cette correspondance, ou bien dans les *Epp. II, III, et VI* qui ne s'expliqueraient pas si les lettres avaient été composées au IV^{ème} siècle. Un autre argument concerne les datations correctes des cinq dernières épîtres (*X-XIV*) faites par le moyen des dates des consuls ordinaires (*XI*) ou des suffètes* (*X, XIII et XIV*), remontant toutes aux années 58-59, sauf la *XII* qui est de 64 : puisque, en Italie, le dernier document daté par des consuls suffètes remonte à 289, cela semblerait déposer en faveur d'une datation antérieure à la fin du III^{ème} siècle, pour les cinq dernières lettres, sauf la *XII*. Cette circonstance retirerait, de plus, valeur à l'ignorance de cette correspondance manifestée par Lactance**. Même le soi-disant embarras de Jérôme face à ce courrier ne semble du reste pas exister : selon le raisonnement, qui me semble correct, de Gamberale, en fait, les mots qui se réfèrent à cette correspondance in *De Viribus Illustribus*, 12, « *epistulae illae quae leguntur a plurimis* » [ces épîtres qui sont lues par beaucoup], n'impliquent pas une mise à distance ni une mise en doute de l'authenticité. A moi personnellement, il semble évident que saint Jérôme considérait authentique cette correspondance, étant donné qu'elle constitue l'unique élément qui induit ce philologue chrétien à placer Sénèque in *catologo sanctorum (ibid)* [sur la liste des saints] ; évidemment, s'il l'avait considérée comme apocryphe, il n'aurait certainement pas inclus Sénèque au nombre des *sancti*.

Pour pouvoir accepter comme authentiques ces lettres, cependant, il est nécessaire d'en exclure (58) l'*Ep. XII*, datée de 64 : en 392 Jérôme (*Vir III.*, 12) atteste que Sénèque, à l'époque où a eu lieu l'échange de courrier en question, était au faîte du pouvoir, et ceci peut concerner, au point de vue chronologique, tout le reste de la correspondance, toute cette correspondance - qu'on peut dater de 58-59 à 62 - sauf l'*Ep. XII*, puisqu'en 64 Sénèque n'était plus, depuis longtemps, au sommet du pouvoir. Il semble donc que Jérôme ne connaissait pas la lettre *XII*, probablement parce qu'à son époque elle n'avait pas encore été incluse dans le recueil – où d'ailleurs elle interrompt la continuité manifeste des deux lettres entre lesquelles elle est insérée. Par conséquent, l'exclusion de l'*Ep. XII*, et peut-être de la *XIV*, pour des raisons de contenu, de langue et d'emplacement, éliminerait la dernière grave difficulté concernant l'authenticité de cette correspondance.

En faveur de cette thèse il faut ajouter d'autres arguments de caractère surtout linguistique, que j'ai présentés plus récemment (59) : les « hellénismes » (60), déjà depuis longtemps remarqués par la critique, à l'intérieur de ce recueil de lettres, comme *sophista [sophiste]*, *sophia [sophia]*, *aporia*

[*aporie*], ne semblent être présents que dans les lettres de Paul qui, de plus, sont inférieures, en nombre et en extension, à celles de Sénèque, et pourraient être l'indice de quelqu'un qui, comme Paul, pensait en grec parce qu'il connaissait cette langue beaucoup mieux que le latin ; les phrases vraiment obscures et douteuses de la correspondance se concentrent, en effet, dans les lettres de Paul bien qu'elles soient brèves et rares. Par ailleurs dans l'*Ep.* VII, Sénèque, à propos des lettres de Paul aux Galates et aux Corinthiens, observe qu'elles sont écrites *cum horrore divino* [avec la crainte de Dieu]. Or, dans la lettre aux Corinthiens, que Sénèque aurait lue, Paul parle de φόβος θεοῦ (exemples : 2 Co 5, 11 ; Ro 3, 18), qu'un faussaire chrétien aurait traduit non par *horror* [terreur, effroi], mais par *timor Dei* [crainte de Dieu] : Sénèque semble mal comprendre le grec des épîtres canoniques de Paul*** (61). Si l'on admet donc la possibilité que l'échange de correspondance entre Sénèque et Paul ne soit pas nécessairement apocryphe, on peut admettre aussi l'éventualité que Sénèque ait connu certains écrits du Nouveau Testament et particulièrement certaines épîtres de Saint Paul.

Ilaria Ramelli
Université Catholique de Milan

(56) I. RAMELLI, *L'epistolario apocrifo Seneca-San Paolo : alcune osservazioni*, in *Vetera Christianorum* 34 (1997), 1-12 ; EAD., *Alcune osservazioni sulle origini del Cristianesimo in Spagna : la tradizione patristica*, in *Vetera Christianorum* 35 (1998), 245-256 ; EAD., *Aspetti linguistici dell'epistolario Seneca-San Paolo*, in *Seneca e i Cristiani*, 123-127 ; EAD., *Tracce di presenza cristiana in Spagna in età neroniana ?*, in *La Penisula Ibérica hace 2000 años*. I Congresso Internacional de Historia Antigua, Universidad de Valladolid, bloque temático : *Religión y cultura*, edd. L.HERNÁNDEZ GUERRA – L. SAGREDO SAN EUSTÁQUIO – J.M. SOLANA, Valladolid 2001, 631-636.

(57) Les points sont les suivants : la divulgation de la correspondance à partir du IV^{ème} siècle ; l'embaras apparemment montré par Jérôme et Augustin pour l'accepter ; les divergences grammaticales et lexicales entre les lettres de Sénèque de cette correspondance et le style de cet auteur dans les œuvres authentiques ; l'usage du latin par saint Paul et la préoccupation de Sénèque pour le latin de Paul lui-même ; l'obscurité de la « *lex Romana honori senatus* » citée dans l'*Ep.* X Barlow.

(58) Mme Boccolini Palagi le suggérait déjà. Pour elle en effet l'argument de la « rétrodatation » due à l'usage des consuls suffètes ne peut pas être valable, puisqu'elle est datée par des consuls ordinaires, mais surtout cette lettre se présente comme écrite par Sénèque après l'incendie de Rome, bien qu'étant datée du 28 mars 64, alors que l'incendie eut lieu le 19 juillet. De plus cette lettre manifeste une attitude ouvertement hostile vis-à-vis de Néron, qui est absente des autres lettres, et exprime de la sympathie envers les Juifs, persécutés avec les Chrétiens sur la fausse accusation d'avoir provoqué l'incendie, tandis que dans les autres lettres ils sont considérés comme ennemis des Chrétiens. En outre, dans tous les codex qui la contiennent cette lettre semble insérée postérieurement, de façon telle qu'elle interrompt l'évidente continuité existant entre l'*Ep.* X, dans laquelle Paul demande pardon de mettre son nom immédiatement après celui de Sénèque, et la XI, où Sénèque affirme au contraire se réjouir de voir son nom à côté de celui de Paul ; dans la tradition manuscrite, de plus, cette lettre est parfois absente.

(59) Voir *Aspetti linguistici*, déjà cité, 123-127.

(60) Les hellénismes ne semblent cependant pas être des preuves d'une rédaction primitive de la correspondance en grec, supposée par certains critiques il y a beaucoup de dizaines d'années, parce qu'ils se trouvent seulement dans les lettres de Paul, et ne paraissent pas même être le résultat d'une traduction médiévale maladroite.

(61) Enfin il semble significatif de trouver certains aspects linguistiques dans l'œuvre certainement authentique de Sénèque, par exemple l'usage - pour la première fois à l'époque classique païenne - du syntagme *credere deos* pour indiquer la foi dans les dieux : cf. I. RAMELLI, *Alcune osservazioni su credere*, in *Maia*, N.s., 51 (2000), 67-83 ; ou de l'expression *dies aeterni natalis* pour désigner le jour de la mort : EAD., *Osserazioni sul concetto di « giorno natalizio » nel mondo greco e romano e sull'espressione di Seneca dies aeterni natalis*, in *Illo* 6 (2001), 169-181 ; et de *sacer spiritus*, comme nous avons dit, pour signifier la présence de Dieu en nous : cf. « *Sacer spiritus* » in *Seneca*, 253-262.

Madame Ramelli nous a en outre donné ces quelques précisions :

* Les suffètes (en latin Suffecti) étaient des consuls secondaires ou substitués qui prenaient la place des consuls ordinaires, spécialement quand, à l'époque impériale, ces derniers se trouvaient être l'empereur ou d'autres personnages de très haut rang, par exemple le fils de l'empereur. Les suffètes étaient ceux qui ensuite accomplissaient le travail effectif des consuls.

** En effet, Lactance écrit après la fin du III^{ème} siècle et, par conséquent, si ces lettres sont antérieures, cela signifie simplement que Lactance ne les connaissait pas personnellement, mais cela ne prouve pas qu'elles n'existaient pas à son époque.

*** Sénèque comprend mal le *phobos Theou* de saint Paul, en le traduisant par *horror Dei* au lieu de *timor Dei*, comme l'aurait fait n'importe quel chrétien. Mais c'est précisément parce que Sénèque n'était pas chrétien qu'il a fait cette erreur.

Nous remercions le Professeur Antoine Luciani pour l'aide apportée dans la traduction des expressions latines.

Des lecteurs nous ont demandé s'il était possible que nous leur envoyions – dans le cas d'articles publiés à travers plusieurs numéros du bulletin – un tiré à part regroupant l'ensemble de l'étude. La réponse est positive : selon la demande, l'envoi pourra être fait avec en contrepartie quelques timbres correspondant aux frais engagés.

Du nouveau à Sainte Marie in via Lata

Eh oui il y a du nouveau dans cette église située 306 via del Corso à Rome, sur laquelle le Frère Maximilien-Marie Mitifiot nous avait donné des nouvelles si consternantes dans le n°18 des *Nouvelles*. Sous cette église se trouve selon toute probabilité le lieu où Saint Paul a été tenu en captivité, où il a reçu la visite de Saint Luc, Saint Jean, Saint Pierre, Saint Martial... et accessoirement converti le soldat auquel il était enchaîné, c'est là aussi que Saint Luc a, selon la tradition, écrit au moins en partie les Actes des Apôtres. Les papes, de Fabien (vers 250) ([it.wikipedia.org/wiki/Santa_Maria_in_Via_Lata_\(diaconia\)](http://it.wikipedia.org/wiki/Santa_Maria_in_Via_Lata_(diaconia))) à Alexandre VII (au milieu du XVII^{ème} siècle), ont rivalisé d'attentions pour entretenir, développer, embellir, reconstruire ce lieu sacré entre tous. Mais mystérieusement depuis de longues années il était laissé à l'abandon et méprisé - pis son accès était interdit et j'ai personnellement subi les foudres du curé-recteur auquel j'avais demandé des nouvelles de toutes ces merveilles en lui précisant qu'il y avait bien là, là en dessous, un portique du 1^{er} siècle dont faisait mention une petite affiche montée sur un pupitre à l'entrée de l'église. Non, selon lui le portique n'existait pas et il n'en avait jamais entendu parler depuis les nombreuses années qu'il était curé ou recteur de la paroisse. Et là, comme à la Basilique Saint Marc (voir notre n°28) je fus chassée d'importance. Comment pouvait-on se permettre de dire des choses pareilles ?!

Mais voilà qu'en passant devant Sainte Marie in via Lata pendant les vacances de Noël, le petit escalier qui mène au sous-sol de l'église autrefois rempli de gravas (voyez la photo de notre n°18) était illuminé. L'église était fermée mais quelques heures plus tard elle ne l'était plus. Et c'est là que les événements heureux vont commencer. Devant l'église se trouvait un petit groupe de personnes qui discutaient avec animation. Une religieuse interrogée nous révéla que le curé se trouvait bien au milieu d'elles. Le ton du prêtre, s'excusant de devoir me faire attendre « parce que, vous comprenez il s'agit de la "Soprintendenza" (l'organe d'état qui s'occupe en Italie des monuments historiques) qu'on ne peut pas traiter mal si l'on veut obtenir des résultats » me fit tout de suite saisir que le curé avait changé. La "Soprintendenza" partie, nouvelles excuses. Discrètement je pose ma petite question : « Y a-t-il du nouveau relativement à ce qui se trouve sous l'église ? » Le prêtre ne répond pas et me demande de le suivre jusqu'à la sacristie. Je pensais qu'il allait me dire quelques mots, au mieux me faire un petit compte-rendu. Non, il prend des clés et miracle ! m'entraîne avec mon mari dans l'escalier interdit et dans le sous-sol secret. Et là c'est l'émerveillement. Bien sûr c'était sombre, bien sûr c'était dans un état de délabrement, d'humidité, d'abandon – 48 ans ! – inimaginables, mais c'était balayé et surtout, surtout c'était là ! Penser que dans ces murs, près de cette voûte, sur ces pierres sur lesquelles on pouvait s'asseoir, Saint Paul, Saint Pierre très probablement, Saint Luc, Saint Timothée, Saint Marc, même peut-être Saint Jean et les autres s'étaient assis, avaient parlé, mangé et bu et prêché Jésus Christ, qu'ils avaient ri et pleuré, avait quelque chose de bouleversant. Ce merveilleux prêtre, le Recteur Don Franco Amatori, qui avait remplacé l'autre, décédé, avait repris les choses en main, s'était démené pour que quelque chose soit fait, enfin, pour sa crypte (et d'ailleurs pour toute son église : il s'est même hissé, sur une échelle, pour accéder au clocher et découvrir l'âge de ses cloches qui ne fonctionnent plus – la plus ancienne date de 1460). Il a commencé par réussir à obtenir les photos des fresques du VII^{ème} siècle qui avaient été ôtées du sous-sol en 1960 (derniers travaux y ayant été réalisés) – et obtenu la disquette, au bout d'un an – et puis il a pris des contacts avec les responsables de "l'année Saint Paul" – Saint Paul avait bien quelque chose

à voir avec son église – et puis avec le "Vicariato" (en pratique l'évêché de Rome) et naturellement la "Soprintendenza alle belle arti". Ce qui le préoccupait et le préoccupe toujours c'est un mur construit dans les sous-sols pour soutenir l'église du XI^{ème} siècle voulue par Léon IX à la place de la diaconie fondée sous le pape Serge I^{er} (687-701) (et reposant elle-même sur un oratoire du V^{ème} siècle construit sur les restes de notre maison romaine, celle-ci s'appuyant à son tour sur des restes du 2^{ème} ou 3^{ème} siècle avant J.C.). Derrière ce mur se trouve l'abside de l'église primitive avec ses fresques du XI^{ème} siècle, et qui sait ? peut-être quelque chose de plus ancien encore, quelque chose qui pourrait en dire plus long sur cette présence ici des plus célèbres des apôtres. Mais ne rêvons pas, il est déjà fort beau de pouvoir contempler cette voûte du I^{er} siècle, qu'ont pu voir des yeux qui ont aussi croisé le regard de Jésus-Christ, ce portique, sorte de galerie couverte où se trouvaient des magasins et des habitations, et puis ce puits où ILS ont puisé et dont ILS ont bu l'eau. Ce dernier, naturellement Don Amatori veut le faire nettoyer, faire retirer ce qui peut s'y trouver, mais aussi faire revoir les fenêtres et l'éclairage de ce sous-sol, retirer un muret gênant placé là autrefois contre les inondations du Tibre et évidemment faire remettre en état la maison où Saint Paul, selon toute vraisemblance, a vécu, sans parler surtout de découvrir ce que cache le mur de l'abside. Or il semble qu'il soit en train de convaincre la Soprintendenza qui aurait même trouvé un sponsor, à ce qu'il paraît. A force de courage et de détermination Don Amatori a gagné : les travaux doivent commencer après les fêtes. Donc à l'heure qu'il est ils devraient avoir débuté.

Quelle probabilité y a-t-il cependant pour que vraiment cet endroit ait été « Celui-là » ? C'est vrai les plus anciens documents qui l'attestent, nous expliquait Don Amatori, sont de 1508 et de 1517. Le premier expose que c'est en ce lieu que Saint Luc a écrit les Actes des Apôtres, qu'il s'agit de la maison où serait passé Saint Pierre et où il aurait rencontré Saint Paul et où ce dernier serait resté deux ans en attente de jugement, le second document ne parle que de Saint Luc et Saint Paul et ne fait pas allusion à Saint Pierre. Mais si cette maison n'avait pas été quelque chose de spécial pourquoi y aurait-on construit un oratoire, un lieu de culte au V^{ème} siècle, quatre siècles seulement après les événements ? N'oublions pas qu'entre temps ont pris place les plus terribles des persécutions. Ne savons nous pas aujourd'hui ce qui se passait de très important au XVII^{ème} siècle et en quel lieu ? Pourquoi aussi au cours des siècles tous ces papes Saint Fabien, Saint Serge I^{er}, Saint Léon IX, Innocent VIII, Alexandre VII se seraient-ils intéressés avec tant de zèle à ce site-là ?

Il est vrai que l'église de San Paolo alla Regola, à dix minutes à pied de là, est considérée aussi comme construite au dessus du lieu où a habité l'Apôtre Paul.

Mais si l'on examine les Actes des Apôtres, il semble bien clair que Saint Paul a occupé une première demeure en arrivant à Rome, et qu'il en a ensuite loué une autre où il est resté en résidence surveillée pour ainsi dire puisqu'il était enchaîné à un gardien, pendant deux ans. Et il est aussi bien connu, n'en déplaise à certains, que saint Paul après son premier séjour à Rome, y est revenu et cette fois y est mort martyr. Si bien que le moment où Paul a pu résider dans cette maison n'est pas certain. Divers sites Internet en effet évoquent d'autres traditions sur les soubassements de cette église : avirel.unitus.it/bd/autori/angeli/chiese_roma/parte_quinta.html :

Il y avait là « un petit oratoire où l'on veut que Saint Pierre et Saint Paul soient restés prisonniers avec d'autres apôtres avant d'être conduits à la prison Mamertine. Dans cette prison le premier pape aurait baptisé beaucoup de païens avec une source d'eau, jaillie spontanément et qui est conservée encore dans le souterrain de l'église. »

« A Sainte Marie in via Lata - l'actuelle via del Corso qui du quartier Flaminio conduit directement aux Forums Impériaux - Paul a habité de 66 à 67, en résidence forcée, enchaîné. Selon la tradition, dans cette maison a habité Pierre, et puis Paul avec « Luc, Martial, Marc et d'autres » (Martinelli, 1650), qui l'aidaient dans les réunions de la communauté, dans la célébration de l'eucharistie et dans la prédication. Avec l'eau du puits, qui se voit encore aujourd'hui, il aurait baptisé Sainte Sabine, et peut-être écrivit-il quelques lettres de prison. Condamné par Néron à être décapité, il mourut en juin 67, dans les paludes des "Eaux Salvia".» (voir le site Internet suivant : it.ismico.org/content/view/4293/169/ - 72k -

Mais le fait que l'Apôtre ait séjourné là et le lien avec Saint Luc en particulier semblent difficilement contestables. Peut-être en saurons-nous davantage prochainement.

Cependant la nouvelle s'est répandue que les sous-sols de cette église étaient maintenant accessibles et déjà fin décembre, depuis trois ou quatre mois, des centaines, oui des centaines !, de personnes sont venues les visiter. Gratuitement. Don Franco Amatori ne fait rien payer et, généreusement, comme avec nous, c'est lui qui sert gracieusement de guide.

Comme une bonne nouvelle ne vient jamais seule, Don Franco nous a aussi révélé que les souterrains de la Basilique de son ami Monsignor De Donatis, à quelques centaines de mètres de la sienne, Saint Marc, place de Venise – oui là où Saint Marc a écrit son Evangile, voyez notre n°28 – étaient eux aussi pris en considération par la Soprintendenza pour être restaurés.

Décidément les choses bougent.

Marie-Christine Ceruti

En encart vous trouverez quelques unes des photos prises dans les sous-sols de Santa Maria in via Lata. Si vous désirez voir toutes celles qui ont été prises au cours de cette mémorable visite aussi bien sous l'église que dans l'église (où se trouvent aujourd'hui les copies des fresques ôtées des sous-sols en 1960) vous les trouverez en suivant le parcours suivant :

Dans Google, Yahoo ou autre moteur de recherche, taper « flickr search for a person », puis ouvrir le lien « search for a person », ensuite à côté de « all flickr members » taper « mchceruti » dans « search », cliquer sur « search », enfin cliquer sur l'icône à côté de « mchceruti » (une espèce de visage carré stylisé) : les photos s'ouvrent.

L'adresse serait : <http://www.flickr.com/photos/35306688@n07/>, mais elle est très difficile à ouvrir.

Hérode, les Mages et le Massacre des Innocents

Qu'au talentueux Brunor (1), un jeune dise en substance « D'accord Jésus a existé, mais comme son histoire n'est relatée que par des "comparses", quel crédit peut-on accorder aux Evangiles ? », passe encore : il est jeune et baigne hélas dans notre sous culture médiatique. Et puis ce désir d'être sûr que les choses soient vraies peut être un bon début de réflexion si ce jeune trouve sur sa route un « transmetteur ».

Mais que sur une radio chrétienne, un dit spécialiste, chrétien, dise à peu près la même chose « Le massacre [des Innocents] est assez peu probable... Il n'en est mention nulle part... ». Nulle part ?? Cela voudrait-il dire que sa mention dans l'Evangile de Matthieu (Matt. 2, 1-12) compte pour rien ?!

Et voilà qu'on retrouve le même préjugé sous la plume d'un auteur de *National Geographic* (2) parlant d'Hérode : « De nos jours, [Hérode] est surtout connu comme le monarque sournois et sanguinaire dont parle l'Evangile de Matthieu, qui fit tuer tous les bébés mâles de Bethléem, pour tenter – en vain – d'éliminer l'enfant Jésus nouveau-né, annoncé par les prophètes comme le Roi des Juifs. [...] Hérode est presque certainement innocent de ce crime, dont il n'existe nul autre récit que celui de Matthieu. »

Il est vraiment plus qu'agaçant, alors que des travaux scientifiques sont à la disposition de tous, d'entendre ou de lire, chez des auteurs crédités d'un certain sérieux, qu'un fait qui n'est relaté **que** dans l'Evangile, a de grandes chances d'être légendaire ou mythique. Et des langues de buis croient rattraper l'affaire en disant « mais ne vous inquiétez pas, ces faits ne se sont *pas réellement* passés, mais les mythes ou les légendes ont une *fonction bien réelle*... » Et chacun d'y aller de son interprétation.

Reprenons cet exemple du Massacre des Innocents. Serait-il à ranger dans les récits légendaires, parce que n'étant mentionné **que** par l'évangéliste Matthieu ? Ce jugement est ce qu'on appelle un pré-jugement, un préjugé... De plus il semble ressortir d'une très solide étude que ce fait est mentionné dans un texte du 1^{er} siècle (ci-dessous en italiques). Ce qui ferait **deux** sources... Cela suffirait-t-il ??

« Voici ce récit assez complexe relatant un voyage de sages persans à Jérusalem ; ce texte a une lacune au début : il manque une première rencontre chez Hérode, qui apparemment échoue, car il devient soupçonneux » :

<<...Ayant ainsi parlé, (Hérode) les renvoya [ndr : il s'agit des « sages persans (3) »] aux aubergistes ; il les fit escorter de gardes pour les surveiller, et préposa d'autres gardes sachant le persan pour écouter ce qu'ils disaient. Quand ils furent seuls avec un Perse qui se trouvait là, ils commencèrent à se lamenter, disant : « Nos pères et nos ancêtres ont été d'excellents astrologues et n'ont jamais menti en observant les étoiles. Qu'est-ce que cela peut être ? Tromperie ou erreur ? L'image de l'étoile (4) nous est apparue pour signifier la naissance d'un roi par lequel le

monde entier serait maintenu. Et regardant cette étoile nous avons fait route pendant un an et demi vers cette ville, et nous n'avons pas trouvé de fils de roi. Et (maintenant) l'étoile nous est cachée. Nous avons vraiment été trompés. Mais nous allons envoyer au roi les présents que nous avons préparés pour l'enfant et lui demander de nous laisser (retourner) dans notre patrie. »

Et comme ils avaient parlé ainsi, les gardes vinrent tout raconter au roi. Et il envoya chercher les Perses. Et pendant qu'ils étaient en route, l'étoile remarquable leur apparut (de nouveau). Et ils furent remplis de joie. Et ils allèrent de nuit chez Hérode, très encouragés. Et il leur dit sans autres témoins : « Pourquoi avez-vous attristé mon cœur et affligé mon âme en ne disant pas la vérité ? Pourquoi êtes-vous venus ici ? » Ils lui dirent : « Ô roi, nous n'avons pas de double langage, mais nous venons de Perse. Nos ancêtres ont recueilli des Chaldéens l'astronomie qui est notre science et notre art. Nous ne nous sommes jamais trompés en observant les étoiles. Une étoile ineffable nous est apparue, distincte de toutes les (autres étoiles). Ce n'était pas l'une des sept planètes, ni l'un des lanciers, ni l'un des écuyers, ni l'un des archers, ni l'une des comètes, mais elle était excessivement brillante, comme le soleil et elle était joyeuse. Et c'est en l'observant que nous sommes arrivés à toi. Mais lorsque nous fûmes arrivés l'étoile disparut jusqu'à maintenant : alors que nous venions vers toi, elle a réapparu. » et Hérode dit : « Pouvez-vous me la montrer ? » Et ils dirent : « Nous comptons bien que le monde entier la voie. » Ils avancèrent vers une lucarne et lui montrèrent l'étoile. Et quand Hérode la vit, il fut très émerveillé. Et il rendit gloire à Dieu, car c'était un homme pieux. Et il leur donna une escorte (incluant) son frère et des notables pour aller voir celui qui était né.

Mais comme ils étaient en route, l'étoile disparut une fois de plus et ils revinrent de nouveau. Et les Perses lui demandèrent de les laisser aller seuls, (promettant) qu'ayant trouvé l'enfant, ils reviendraient le lui dire. Ils lui firent un serment, convaincus que l'étoile les ferait revenir par le même chemin. Et ils suivirent l'étoile.

Et il les attendit un an, mais ils ne vinrent pas à lui. Et il était furieux, et il convoqua les prêtres (qui étaient) ses conseillers, et il leur demanda si l'un d'eux comprenait (la signification de) cette étoile. Et ils lui répondirent : « Il est écrit : "Une étoile brillera de Jacob et un homme se lèvera de Juda." Et Daniel écrit qu'un prêtre doit venir, mais nous ne savons pas qui il est. Nous comprenons qu'il naîtra sans père. » Hérode dit : « Comment pouvons-nous le découvrir ? » Et Lévi dit : « Envoie enquêter dans tout le pays de Judée (pour savoir) combien d'enfants mâles sont nés depuis que les Perses ont vu l'étoile jusqu'aujourd'hui. Tue-les tous et celui-là sera aussi tué. Et ton royaume sera en sécurité pour toi et pour tes enfants et même pour tes arrières petits-enfants. » Et aussitôt il envoya des hérauts dans tout le pays (proclamer) que tous les enfants mâles de moins de trois ans devaient être honorés et recevoir de l'or. Quand ils s'informaient si l'un d'eux était né sans père, ils devaient affirmer que (Hérode) l'adopterait comme fils et le ferait roi. Et comme ils n'en découvrirent aucun, il donna l'ordre de tuer tous les soixante trois mille enfants.

Alors que tous pleuraient et se lamentaient sur l'effusion de sang, les prêtres vinrent et lui demandèrent d'épargner les innocents, mais il les menaçait d'autant plus, imposant le silence. Et ils tombèrent prosternés et ils restèrent prostrés à ses pieds jusqu'à la sixième heure. Mais la fureur du roi prévalut. Plus tard ils se levèrent et lui dirent : « Ecoute tes serviteurs, pour que le Très-Haut te soit favorable. » Il est écrit que le Messie (Oint) naîtra à Bethléem. Même si tu es sans pitié pour tes serviteurs, tue les enfants de Bethléem et laisse les autres partir. » Et il donna l'ordre et ils tuèrent tous les enfants de Bethléem. >> (5)

D'où provient cet extrait ?

D'un manuscrit incomplet, en vieux russe, (l'usage parle du manuscrit « slavon »), redécouvert en occident en 1905 et qui serait la traduction d'un livre - longtemps considéré comme perdu - de Flavius Josèphe. Cet historien juif, né à Jérusalem en 37, mort à Rome en 96 environ, dit lui-même dans son livre bien connu *La Guerre des Juifs*, avoir composé « dans la langue de ses pères » [hébreu ou araméen] une version antérieure de son récit, première version intitulée *La Prise de Jérusalem*. Le manuscrit slavon dériverait, d'une manière ou d'une autre, de cet original sémitique de Josèphe (après un détour par le grec). Il est globalement plus court que *La Guerre des Juifs* mais possède aussi des passages originaux qui ne figurent pas dans ce livre, et qui sont du plus haut intérêt, en particulier parce qu'ils sont une source extérieure, sur plusieurs points de ceux-ci, aux textes des Evangiles. Extérieure, mais les recoupant, comme ce récit du massacre des enfants de Bethléem.

Question : ce texte slavon est-il issu d'un écrit authentiquement de Flavius Josèphe ?

L'intensité des débats autour de cette question, qui ne se dément pas depuis plus d'un siècle, provient en grande partie de ce qu'on a dans le slavon un florilège d'éléments qu'on retrouve dans le Nouveau Testament. En gros, il y a trois types de conclusions possibles : a) l'écrit ne provient pas de Flavius Josèphe et la version primitive qu'il dit avoir faite est toujours perdue pour nous ; b) l'écrit est authentiquement issu de Fl. Josèphe, mis à part les éléments qui confortent les récits évangéliques, ces éléments étant en entier, ou partiellement, le résultats d'ajouts (des « interpolations ») que des mains chrétiennes ont fait entrer dans le texte ; c) l'écrit est de Flavius Josèphe, y compris les passages qui donnent des informations qu'on peut retrouver (quoique sous une forme très différente) dans le Nouveau Testament.

Il n'est pas possible, ici, de rendre compte de tous les travaux qui ont jalonné ce siècle de réflexion sur cette question. Nous essaierons de donner dans un prochain bulletin – avec quelques autres extraits du slavon - des éléments sur l'état de la question en 2009, en nous appuyant sur un des plus grands spécialistes de Flavius Josèphe, le dominicain Etienne Nodet (*), qui depuis plus de 20 ans élabore une œuvre majeure sur les écrits de cet auteur (6). Et qui conclut non seulement à l'authenticité de la version slavone – il s'agit bien du récit de Josèphe -, mais considère les notices se rapportant à Jésus, Jean-Baptiste, Jacques, etc., comme strictement authentiques, sans remaniement chrétien ultérieur.

Jacqueline C. Olivier

 (1) Interview de Brunor (Bruno Rabourdin) en p. 24 du n°3138 de l'hebdomadaire *France Catholique* (31 octobre 2008), à propos de son excellente bande dessinée *La Question interdite*, parue aux éditions Viltis en décembre 2008, et dont nous voudrions reparler dans un prochain bulletin.

(2) *National Geographic* de décembre 2008, *King Herode Revealed*, article de Tom Mueller. « ...today he is best known as the sly and murderous monarch of Matthew's Gospel, who slaughtered every male infant in Bethlehem in an unsuccessful attempt to kill the newborn Jesus, the prophesied King of the Jews. [...] Herod is almost certainly innocent of this crime, of which there is no report apart from Matthew's account. »

(3) Les « mages », du mot persan qui désigne les prêtres. Ajoutons deux petites traces, qui pourraient bien refléter le fait historique de l'origine de ces persans :

-- Une célèbre peinture des Catacombes de Rome, datée du II^{ème} siècle, montre les Mages de l'Evangile représentés avec le costume et le bonnet persans.

-- Et quand en 614 le roi de Perse Chosroès II s'empara de Jérusalem, il fit détruire toutes les églises sauf une, la Basilique de Bethléem, qui commémorait la nativité de Jésus, au motif qu'il y avait, au frontispice, une mosaïque représentant les Mages, vêtus des mêmes habits persans qu'eux...

Autre écho possible du massacre des enfants de Bethléem dans ces reproches faits à Jésus < Les anciens des juifs répliquèrent à Jésus : « Et que verrons-nous ? D'abord que tu es né de relations coupables. Puis, que ta naissance à Bethléem a provoqué un massacre d'enfants. Enfin que ton père Joseph et Marie ont dû fuir en Egypte, tant ils étaient gênés devant le peuple. »> (in *Actes de Pilate* II, 3, apocryphe du IV^{ème} siècle).

(4) Ndr : Le scepticisme envers cette étoile n'est recevable que venant d'une personne qui saurait réfuter un à un les 50 à 70 000 témoignages venant de la foule de gens divers, qui, le 13 octobre 1917 à midi heure solaire, étaient rassemblés là, suite à la promesse - faite 4 mois auparavant par la Vierge Marie aux trois petits voyants de Fatima - de faire « un grand miracle afin que tous croient ». Et la foule a vu pendant 10 minutes le soleil "danser" dans le ciel.

(5) Etienne Nodet : *Histoire de Jésus ? Nécessité et limites d'une enquête*, éd. du Cerf, Paris, 2003, p. 219.

(6) C'est dans un livre intitulé *Flavius Josèphe, l'Homme et l'Historien*, éd. du Cerf, Paris 2000, qu'Etienne Nodet expose de la façon la plus fouillée, en 302 notes et 118 pages, les faits et arguments qui lui permettent de conclure à « l'authenticité » de cette version slavone. Mais l'ouvrage commence par présenter une traduction en français des 6 précieuses conférences qu'Henri St. John Thackeray donna en 1928, sous ce même titre, au Jewish Institute of Religion à New York, c'est pourquoi il est mis sous le nom de cet auteur. En préliminaire H. Thackeray dit : « Je suis conscient de ma témérité en cherchant à vous parler de votre historien national. Mais Josèphe a toujours trouvé un accueil parmi les chrétiens plus favorable que chez ses coreligionnaires. Il fut honni par des Juifs comme renégat et opportuniste, et loué par des chrétiens à cause d'un passage [...] où il parle de Jésus. » Et il ajoute plus loin : « Dans mon pays [l'Angleterre], il fut un temps où dans presque chaque demeure on pouvait trouver deux livres, la Bible et les œuvres de Josèphe ».

(*) Ndr : S'appuyer sur ce travail d'un exégète célèbre, abondamment publié aux éd. du Cerf, ne suppose pas que nous soyons en accord avec ses conclusions sur tous les autres sujets qu'a travaillés cet érudit.

Les CONTRE-VÉRITÉS d'une « HEURE de VÉRITÉ »

Choqué par les nombreuses contre-vérités formulées lors de l'émission de télévision « L'HEURE de VERITE » du 19 décembre 1972, l'abbé Jean Carmignac décida de répondre brièvement à une quinzaine d'entre elles, les principales. Ses réponses furent publiées dans le supplément du journal L'HOMME NOUVEAU du 7 janvier 1973. Nous remercions ce précieux journal de nous autoriser à reproduire les réponses de l'abbé Carmignac.

Affirmé pendant l'émission : Le Jésus de la foi ne doit pas être identifié avec le Jésus de l'histoire.

Réponse de l'Abbé Carmignac :

1) Si l'on reconnaît que **la foi est une adhésion de notre intelligence aux vérités révélées par Dieu**, toute opposition entre la réalité historique et l'objet de la foi entraîne une opposition entre la réalité historique et la révélation divine. Autrement dit, elle fait de Dieu un menteur ou un imposteur. 2) certes, les documents de la Bible doivent être compris en tenant compte de leur genre littéraire et ils doivent bénéficier de l'éclairage de toutes les techniques modernes pour qu'on en dégage le mieux possible le sens le plus exact. Mais toute cette exégèse aboutit simplement à mieux préciser ce qu'ont voulu dire les auteurs de chaque livre de la Bible, donc ce que Dieu a voulu nous révéler, pour que l'adhésion de notre foi soit plus éclairée et plus parfaite. Ainsi **le Jésus de notre foi ne peut être que le Jésus de l'histoire**, tel qu'il est présenté par l'Écriture, c'est-à-dire garanti par la Parole de Dieu. Et si la Parole de Dieu déformait l'histoire, elle ne serait plus Parole de Dieu.

Encore une nouveauté sur le Linceul de Turin

Emanuela Marinelli nous envoie cette heureuse nouvelle :

« Quelques tissus de lin ont été irradiés avec un laser émettant une radiation ultraviolette de haute intensité, à l'ENEA (Ente per le Nuove tecnologie, l'Energia e l'Ambiente : Organisme promouvant les Nouvelles technologies, l'Énergie et l'Environnement) de Frascati, dans la région de Rome. Les résultats, comparés avec l'image du Linceul, montrent d'intéressantes analogies et confirment la possibilité que l'image ait été provoquée par une radiation ultraviolette directionnelle. La coloration du lin devient plus intense avec le passage du temps. »

(Référence bibliographique : BALDACCHINI G. – DI LAZZARO P. – MURRA D. - FANTI G. – Coloring linens with excimer laser to simulate the body image of the Turin Shroud - *Applied Optics* (Colorer les linges avec un laser excimer, pour simuler l'image du corps du Linceul de Turin – Optique appliquée), Vol. 47, No. 9, March 20, 2008, pp. 1278-1285).

Or, déclare-t-elle, dans une interview à la télévision en Italie (TG5), du 12 mars, que vous trouverez à l'adresse e-mail

http://www.video.mediaset.it/mplayer.html?category=tg5/2008/tg5_la_lettura :

« C'est comme si le corps avait imprimé l'image avec une émission d'énergie ultraviolette. Il s'agit d'une chose qui surprend parce qu'un cadavre ne devrait pas faire une chose de ce genre... »

Nous maintenons la cotisation à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) mais **nous vous prions de tout coeur de ne pas oublier votre cotisation** : sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site.

En 2009 nous enverrons à tous ceux qui nous en feront la demande (jointe au versement) un reçu de votre don pour que vous puissiez bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% de votre envoi (dans la limite de 20% du revenu imposable). Et nous remercions par avance vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris.

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

A Rome, sous l'église de Santa Maria in via Lata...



Le Puits



Colonne du Ier siècle



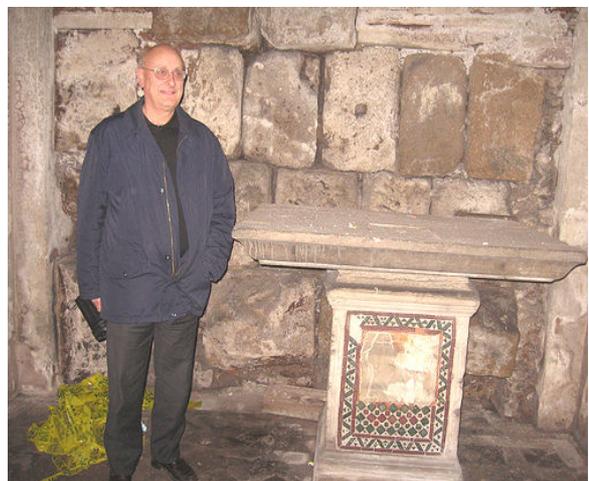
Fresque endommagée



Mur de l'abside



Portique du Ier siècle



Don Franco Amatori